

# Émilie Plater, la vierge lituanienne et ses sœurs

*Marie-France de Palacio*

À partir de sa mort en 1831, et pendant près d'un siècle, Émilie Plater fut l'objet de nombreuses réécritures, romanesques, poétiques ou dramaturgiques, sans compter les relations plus historiques de sa vie héroïque. Mais qui était cette jeune aristocrate lituanienne, morte à vingt-cinq ans pour avoir voulu combattre le joug russe ? Résumons d'abord, en suivant la biographie que Joseph Straszewicz en donna en 1835, les principales étapes de sa brève existence.

Émilie Plater (Emilija Pliaterytė) naquit le 13 novembre 1806 à Vilnius dans une famille d'ancienne noblesse. Son père, le comte Xavier Plater (Franciszek Ksawery Plater) et sa mère, Anna von der Mohl, se séparèrent en 1815. La mère d'Émilie se retira auprès d'une parente, veuve du chambellan de Livonie, à Lixna (Liksna) dans l'actuelle Lettonie. Dès son plus jeune âge, Émilie s'intéressa plus à la nature, à l'enseignement de l'histoire, aux exercices physiques et à l'équitation qu'aux jeux de petites filles. Prenant pour modèles les grandes figures patriotiques, grande lectrice de Mickiewicz, elle s'enflammait aussi bien pour la cause grecque que pour l'héroïsme de Jeanne d'Arc.

En 1823, son cousin germain, Michel Plater, fut condamné à être soldat dans l'armée russe, à titre de représailles pour sa participation (pourtant vraiment mineure) à la rébellion des étudiants de l'université de Vilnius. Ce fut pour Émilie une prise de conscience soudaine du rôle actif qu'elle avait à jouer dans l'histoire de sa patrie occupée depuis trente ans par les Russes. Un voyage à Cracovie et Varsovie en 1829 contribua à la rendre encore plus sensible à la cause commune des Polonais et des Litvaniens, et, lorsque sa mère mourut en 1830, Émilie décida de s'engager pour combattre l'envahisseur russe. Elle quitta Lixna, partit pour la Lituanie où la nouvelle de la révolution de novembre 1830 à Varsovie venait de se répandre et de susciter des élans de solidarité et d'insurrection, au point que le désarmement de la Lituanie avait été engagé. Déçue par la pusillanimité du gouvernement national de Varsovie au lendemain de l'insurrection du 29 novembre 1830, Émilie Plater (qui avait coupé ses cheveux et adopté une tenue virile) appela les Litvaniens aux armes et leva une petite armée. Elle rejoignit ensuite le corps d'insurgés sous les ordres du comte Charles Zaluski, se fit admettre dans les rangs des chasseurs libres de Wilkomir, puis changea de corps pour joindre celui de Constantin Parczewski. Mais c'est enfin et surtout auprès du général Dezydery Chłapowski qu'elle servit avec enthousiasme la cause de l'indépendance. Chłapowski avait eu l'idée d'une jonction entre les insurgés litvaniens et les troupes polonaises ; cette jonction eut lieu le 6 juin. Comme l'écrit avec émotion Straszewicz en 1835 dans *Émilie Plater, sa Vie et sa Mort* : « *L'Aigle blanc de la Pologne se mêl[a] au Chevalier de Lithuanie* ». Émilie Plater

fut alors nommée capitaine commandant la Première Compagnie du 1<sup>er</sup> Régiment de Lituanie, qui, quelques jours après, prit le numéro de 25<sup>e</sup> de ligne. Lors de la bataille de Vilnius, consacrant la victoire des Russes, Émilie était à Kovno. Le 25<sup>e</sup> de ligne fut décimé ; Émilie Plater suivit néanmoins de nouveau Chłapowski, mais ce dernier renonça à toute tentative de rejoindre la Pologne, et décida de rendre les armes et de se réfugier en Prusse. Émilie Plater s'opposa au général, refusa de s'incliner devant les autorités prussiennes, et, avec son amie Marie Raszanowicz (Marija Rašanavičiūtė) et le comte César Plater (Cezaris Pliateris), quitta l'armée. Leur but était de gagner Varsovie. Ils réussirent à franchir le Niémen, mais, après une errance dans les marais et forêts, elle succomba à l'épuisement et à la fièvre, le 23 décembre 1831, à vingt-cinq ans, à Justinavas (actuellement Vainežeris). Elle fut inhumée à Kopciowo (Kapčiamiestis).

Tous les récits de la courte vie d'Émilie Plater, y compris les récits prétendument objectifs contiennent nécessairement les éléments du mythe, ou plutôt de la concentration de mythes, que la jeune Lituanienne incarna : Amazone, allégorie patriotique, « Jeanne d'Arc polonaise », autant de mythes expliquant la fascination qu'elle exerça dans la France des exilés. Si l'on devait choisir un *terminus a quo* symbolique de cet engouement, le spectacle *Les Polonais* de décembre 1831, au théâtre du Cirque Olympique, paraît particulièrement représentatif, dans la mesure où il témoigne, l'année même de la mort de la jeune fille, du potentiel mélodramatique de son tragique destin (en témoigne par exemple l'ironie de Chopin assistant au spectacle<sup>1</sup>).

Plusieurs caractéristiques du mythe de l'Amazone lituanienne mériteraient des études particulières et approfondies. Dans le cadre limité qui m'est imparti, j'évoquerai deux aspects essentiels : l'importance de la particularité lituanienne de l'héroïne polonaise, et l'étonnante relation entre réalité et fiction dans le cadre de cette histoire à la fois singulière et mythique.

### La vierge lituanienne

Très tôt le mythe d'Émilie Plater fut accueilli et diffusé en France. Deux sources alimentèrent les réécritures successives au cours du siècle : le livre de Joseph Straszewicz, *Émilie Plater, sa vie et sa mort* (1835) et *Le bivouac des insurgés lithuaniens* de Constantin Gaszynski, recueilli dans les *Souvenirs de la Pologne* (1833). La titrologie met d'ailleurs en valeur la patrie de la jeune fille née à Vilnius en 1806, symbole vivant de la réunion de la Pologne et de la Lituanie (elle devait d'ailleurs être élevée au grade de capitaine commandant du 25<sup>e</sup> de ligne lorsque les armées de Lituanie et de Pologne se réunirent sous les ordres du général Kłapowski).

<sup>1</sup> Sur ce point, voir l'article de Maria Straszewska, « La "Cause polonaise" de 1830 dans la poésie et le théâtre français », in : *Pologne. L'insurrection de 1830-1831. Sa réception en Europe*, textes réunis par Daniel Beauvois, Lille, Université de Lille III, 1982, p. 78-79.

C'est le célèbre poème *La mort du colonel* (*Śmierć pułkownika*) de Mickiewicz, auteur, comme on le sait, « *gente lituanus, natione polonus* », qui mit très tôt en exergue la spécificité lituanienne de l'héroïne. Dans les derniers vers de ce poème se trouvent d'ailleurs réunis tous les éléments du mythe : l'héroïsme (« *bohater* », le héros), l'androgynie due au travesti<sup>2</sup> (le commandant est une femme, une vierge, « *dziewica* », le substantif étant répété), la *gens* (mise en avant par sa position en début de vers : « *To Litwinka* ») :

[...] *Ach, to była dziewica,  
To Litwinka, dziewica-bohater,  
Wódz Powstańców - Emilia Plater!*



Le monument à Émilie Plater à Kapčiamiestis où elle est enterrée

Les trois derniers vers surgissent au terme de l'évocation du valeureux commandant de l'insurrection, et préparent l'effet de surprise du nom ultimement proclamé.

La vierge lituanienne de Mickiewicz fit son entrée dans les anthologies françaises grâce à plusieurs traductions, dont celle de Christien Ostrowski, qui traduit ainsi la fin de *La mort du colonel* : « *Mais d'où vient que ce chef dans ses vêtements de chasseur a des joues si virginales ? Et ce sein... ô ciel ! C'est une vierge lithuanienne ! - Le colonel des insurgés, Émilie Plater !* »<sup>3</sup>

De façon significative, le poème retrouve de nombreux traducteurs trente ans plus tard, au moment de la seconde insurrection. Pour n'en donner qu'un exemple, une modeste et provinciale publication comme *Les Jeux poétiques*, anthologie hebdomadaire, propose en novembre 1861 un poème intitulé *Un colonel*, d'un certain Joannis Morgon (« de l'Ain », *sic*) qui s'achève sur ces mots (sans avoir d'ailleurs jugé bon de rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une création originale mais d'une paraphrase – pour le moins surprenante) :

[...] *ô ciel c'est une vierge !  
Des monts lithuaniens, c'est la belle Plater !  
La vaillante Émilie ! Elohim, par saint Serge  
Bénis-la ! De nos cœurs vouons-lui le concert !*

Le même effet de surprise final se trouve dans l'autre source précoce, précédemment mentionnée. Dès 1833, en effet, Constantin Gaszynski y recourt dans

<sup>2</sup> Étonnamment, l'androgynie d'Émilie, telle que présentée par le poème de Mickiewicz, fera l'objet d'un commentaire lors d'un compte rendu de... l'*Orlando* de Virginia Woolf, en 1929, à propos des garçonnnes. Le ton en est d'ailleurs surprenant : « *On connaît peut-être la ballade célèbre de Mickiewicz, La Mort du colonel, si drôle dans son comique involontaire de sujet de pendule : "C'est du comte Plater l'enfant la plus chérie, / c'est sa fille Émilie !"* ».

<sup>3</sup> *Œuvres poétiques* complètes de Mickiewicz, traduction du polonais par Christien Ostrowski, Paris, Firmin-Didot, 1859, tome I, « Hymnes », p. 122.

« Le Bivouac des insurgés lithuaniens (1831) », dans les *Souvenirs de la Pologne, historiques, statistiques et littéraires*. L'évocation d'Emilia, au terme d'une longue description de vaillants insurgés, obéit à un effet de retardement et de surprise : « *ce convive silencieux c'était une jeune Lithuanienne, c'était la comtesse Emilia Plater*<sup>4</sup>. »

De nombreux poèmes et romans vont reprendre le procédé. Dans *Aymar* (1838) d'Henri de Latouche, par exemple, Emilia Plater est présentée de la même façon, en jouant de l'effet de surprise. Elle surgit une première fois devant l'héroïne, aristocrate française ayant fui le sacre de Louis-Philippe, après avoir été décrite comme un bel officier aux longs cheveux blonds : « *Ce familier capitaine, lui dit-il, le chef de toute cette compagnie de chasseurs, voulez-vous savoir son nom ? Il s'appelle Emilia Plater*.<sup>5</sup> » Comme beaucoup d'écrivains « utilisant » cette figure légendaire de son vivant, Latouche n'hésite pas à réécrire la fin de la comtesse, qui meurt auprès de son héros éponyme (et fictif) en s'écriant : « *Ma Pologne ! Ingrate Europe ! Et puis : - Sauvez-vous, exprima-t-elle enfin par un signe fait à Aymar*. »

Hyacinthe Corne, en 1861, inventa lui aussi un compagnon et témoin fictif de la mort de la comtesse. Comme pour Aymar, la jeune femme se meurt en mettant « *sa main brûlante dans la [s]ienne* », et en lui confiant ultimement son amour pour la patrie. Mais il s'agit d'un roman où la comtesse et l'exilé lituanien qui en rappelle l'histoire occupent une place centrale. Trente ans après sa mort, la figure de l'héroïne, réactualisée par le contexte anti-russe, suscitait en effet de nouveau les passions et le roman *Souvenirs d'un proscrit*, d'Hyacinthe Corne, homme politique et écrivain, en est un exemple frappant. Le compte rendu élogieux qu'en propose le « Bulletin bibliographique » de la *Revue européenne* souligne d'ailleurs significativement que « *ce noble livre ne pouvait paraître plus à propos, au moment où la Pologne se retourne encore une fois sur son lit de douleur* » (1861 ; p. 859). La préface du roman évoque, trente ans après, la Pologne glorieuse de 1831, mais le premier chapitre s'ouvre en 1851, sur l'agonie d'un exilé, ancien « noble lithuanien, patriote polonais », soldat de 1831 ayant ensuite erré à travers l'Europe pour finir misérablement dans une soupente parisienne. Avant de mourir, « le Lithuanien » comme il est nommé dans le liminaire, écrit ses souvenirs qu'il lègue à un ami français. Or l'un des intérêts de ce roman est de souligner constamment la spécificité lituanienne de l'insurrection, et, par ricochet, de l'héroïne qui nous intéresse.

Corne cite abondamment le texte de Straszewicz, qu'il présente comme l'un des personnages du roman, rapportant les actes glorieux d'Émilie. Constamment, la biographie de 1835 sert de support au prétendu récit du fictif narrateur. Ainsi, p. 86, une note de bas de page informe discrètement de la source des descriptions de la

<sup>4</sup> *Souvenirs de la Pologne, historiques, statistiques et littéraires*, Paris, Au bureau des souvenirs, 1833, p. 71.

<sup>5</sup> *Aymar*, Paris, librairie de Dumont, 1838, tome I, p. 232.

jeune fille : « *Ce portrait d'Émilie Plater cadre avec celui que nous a laissé de cette jeune héroïne un noble Lithuanien, Michel Straszewicz, qui fut son voisin de campagne, son compagnon d'armes dans l'insurrection de 1831, et plus tard son biographe.* » Le romancier fait naître son noble lituanien, Witold Luczynski, faux narrateur et vrai personnage, en 1802 au château de Luczyn, dans l'ancienne voïvodie de Wilna. À quatorze ans il y rencontre Émilie Plater, âgée de neuf ans, et demeure frappé par son intelligence et ses élans de patriotisme lorsqu'elle entend parler de Kościuszko, et de la levée en masse de la Lituanie en 1794, « *La Lituanie donnant bravement la main à la vieille Pologne insurgée, Wilna imitant Varsovie* ». Une idylle se tisse entre le héros fictif, Witold, et la jeune fille, qui sacrifie néanmoins son amour terrestre à celui de la patrie, et repousse les avances du jeune homme. Pour complaire à celle-ci, Luczynski rejoint les insurgés. À maintes reprises, il déplore l'absence de solidarité des Polonais. Systématiquement, Corne distingue en effet Polonais et Lituaniens, même s'il évoque leur cause commune. Ainsi :

*À Varsovie, je ne tardai pas à me mettre en rapport avec plusieurs Lithuaniens qui y étaient accourus au lendemain de la révolution. Ensemble, nous déplorions amèrement l'indifférence des hommes politiques à l'égard de la Lithuanie. Parmi tant de provinces asservies aux Russes, et qui du Niémen au Volga, tendaient les mains vers leurs frères affranchis du joug, la Lithuanie surtout méritait de n'être pas laissée dans l'abandon. Grande comme un royaume, intimement unie à la Pologne pendant six cents ans, placée vers le nord comme un poste avancé sur le chemin des armées russes, elle appelait des libérateurs<sup>6</sup>.*

C'est l'occasion de distinguer Lelewel, qui fait l'objet d'un portrait mélioratif, pour son action en faveur de la Lituanie :

*Cependant, il restait quelques moyens de relier la Lithuanie à la cause commune et de resserrer le faisceau, condition de force et de salut dans cette crise suprême. Parmi les hommes du gouvernement, Lelewel surtout portait sa sollicitude de ce côté. Mieux qu'un autre, il savait quelle sève de patriotisme il y avait dans la jeunesse lithuanienne. Son cœur saignait de voir tant de forces vives paralysées et comme perdues, au moment du choc qui allait décider des destinées de la Pologne. Tous les Lithuaniens, venus à Varsovie pour adjurer la mère patrie de ne pas les abandonner, étaient par lui accueillis comme des frères malheureux [...].*

L'évocation des obsèques d'Émilie Plater souligne d'ailleurs une ultime fois la préférence accordée au particularisme lituanien, tout en associant symboliquement la *gens* et la *natio* : « *On l'enterra avec mystère dans le parc du château, au pied d'un peuplier. Sur l'écorce de l'arbre, le bon vieillard qui lui avait fermé les yeux grava lui-même ces simples mots : To Polka (ici est une Polonaise). Une petite croix de bois fut placée sur sa tombe... Il n'y a pas encore d'autre monument élevé à la mémoire de l'héroïne de la Lithuanie !...* » (p. 298). « *To Polka* » résonne comme l'écho de « *To Litwinka* ».

<sup>6</sup> Hyacinthe Corne, *Souvenirs d'un proscrit*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861, p. 191.

Autour de 1863 se multiplient ainsi les romans au sein desquels le caractère lituanien de l'insurrection polonaise est réaffirmé, et cristallisé autour de la figure légendaire d'Émilie Plater. En 1863, le roman *Les Faucheurs Polonais* d'Henri Augu évoque lui aussi « la jeune comtesse Emilia Plater, l'héroïne *lithuanienne* »<sup>7</sup>.

### Émilie et ses sœurs

Mickiewicz avait, avec *Grajina* et *Konrad Wallenrod*, mis à l'honneur sa Lituanie natale. En 1842, dans sa préface à la seconde édition de la publication des *Œuvres poétiques complètes* du poète, Hippolyte Lucas note que « l'histoire de *Grajina*, la belle princesse qui, méprisant l'aiguille, les fuseaux et les jeux féminins, armait sa main du glaive des combats, a inspiré et soutenu la vaillance de la comtesse Plater. » Ostrowski avait lui aussi, cinq ans plus tôt, développé l'idée d'une incarnation du personnage fictif en la personne d'Émilie Plater. Il affirmait que la lecture de *Grażyna* avait « donné au patriotisme d'Émilie Plater cette sublimité qui lui a fait subir, avec sa faiblesse de femme, toutes les privations, les fatigues d'une guerre d'insurgés » et développait le thème de la sororalité entre l'héroïne de chair et de sang et l'héroïne de papier et d'encre, en lui associant le mythe de l'origine lituanienne : « Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier les traits de ressemblance existant parmi ces deux guerrières, qui semblent n'en faire que deux sœurs, deux âmes appartenant à la même famille, dont l'origine fut le ciel de la Lithuanie, et le principe générateur, ce souffle héroïque qui se révèle dans toute son existence nationale. » Poursuivant un raisonnement où chronologie et logique se mêlent confusément (ce qui est peut-être l'une des caractéristiques du mythe), Ostrowski induit de la similitude une relation de cause à effet dans laquelle la jeune comtesse paraît n'avoir d'autre dessein que celui d'imiter l'héroïne de Mickiewicz. Le lien consécutif brave la logique : « Il y a dans l'histoire d'Émilie quelques traits qui rappellent tellement l'histoire de *Grajina*, qu'il serait impossible de se méprendre sur leur parenté » et la comtesse Plater devient une sorte d'objet littéraire miraculeux dans son incarnation : « La vierge martyre a réalisé la légende du *Vaydelot lithuanien*, et nous avons vu se passer sous nos yeux ce poème, dans lequel on ne trouve rien de commun, où tous les détails forment de sublimes tableaux, et toutes les passions sont dramatiques. Trois fois bénis les vers faits pour inspirer de telles actions, et les poètes qui font un tel usage de leur puissance ! »

Dans son édition des *Poésies complètes* de Mickiewicz, à l'occasion de la traduction de *La mort du colonel*, Ostrowski reprit cette idée, en soulignant encore davantage la dimension spectaculaire et littéraire de l'héroïne, devenue metteur en scène et actrice, tout à la fois, de l'œuvre du Maître : « La vierge martyre a réalisé la fiction du *vaïdelote lithuanien* ; elle l'a mise en quelque sorte en scène sous nos yeux, et sur le même théâtre ». Le registre utilisé est frappant, dans la mesure où il entretient une confusion entre la vie et la fiction, en une sorte de métaphore baroque de

<sup>7</sup> Henri Augu, *Les Faucheurs Polonais. Épisode de l'insurrection de 1830*, Paris, Dentu, 1863, p. 75. Je souligne.



*theatrum mundi*. Mêlées jusqu'à se confondre, la réalité et la fiction s'engendrent l'une l'autre ; Émilie Plater construit en quelque sorte son personnage à partir de ses lectures, et son histoire suscite à son tour d'autres écrits venant grossir la construction du mythe. La biographie (hagiographique) d'Emilia Plater, *Dziewicabobater : życiorys Emilii Platerówny* (1913) de Kazimierz Żurawski, confirme l'innutrition de la vie par la littérature, en rappelant que les poésies de jeunesse de Mickiewicz, dont le premier volume était paru à Vilnius en 1822, avaient fait grande impression sur la jeune fille, en particulier le second volume (1823). Elle avait trouvé en Grażyna la personnification de ses aspirations et en Mickiewicz un poète exprimant ses propres idées sous forme poétique. Le truchement entre la jeune fille et le poète avait été Mme Kowalska, qui fit naître chez Émilie Plater le désir de contempler la vallée dans laquelle Mickiewicz se promenait. Pèlerinage raconté ultérieurement à Mickiewicz et Odyniec, lequel en tira le sujet de son poème *Smug kowieński*<sup>8</sup> (1832). Mais le système analogique se complexifie encore lorsque l'on voit Odyniec affirmer que la comtesse Plater avait servi de modèle pour la composition de *Grażyna* (rappelons que la composition du poème date de 1823)...et non l'inverse ! Cette affirmation d'Odyniec dans ses *Wspomnienia z przeszłości* (1884) sera reprise sans hésitation par le *Bulletin polonais* de 1906 : « Dans l'armée de Chlapowski se trouvait la fameuse Emilia Plater qui, nouvelle Clorinde, inspira au moins en partie, la poésie intitulée « *śmierć pułkownika* ». Elle servit d'ailleurs encore, rapporte Odyniec, avec Mme Kowalska, de modèle pour la conception de *Grażyna*<sup>9</sup>. »

C'est que la construction mythographique déjoue la linéarité chronologique. Singulièrement, la fiction précède même l'histoire. Emilia Plater, « la vierge lithuanienne », est précédée de nombreuses figures féminines qui viendront en quelque sorte s'agréger pour contribuer à la cristallisation de la figure légendaire de la bien réelle comtesse. La France n'est pas en reste, qui vit bon nombre de littérateurs créer, dans le sillage de l'aventure napoléonienne, des héroïnes lituaniennes préfigurant de manière saisissante la geste d'Emilia. Parmi elle, mentionnons Wolna, protagoniste de *La jeune Lithuanienne*, récit de dévouement patriotique lors de la campagne de Moscou contenu dans *Les soirées d'automne* (tome 2, Paris, Moutardier, 1828) d'Ida Saint-Elme. Wolna est une « Lithuanienne idolâtre [...] de la gloire militaire » (p. 44), une véritable « Diane chasseresse » (p. 45). À quatorze ans, elle va admirer Napoléon à Wilna puis suit le général Montbrun dans la retraite de Russie, déguisée en homme. Elle assiste et participe au passage de la Bérézina, n'hésite pas à « braver le danger en soldat » en portant secours à l'arrière-garde aux prises avec les cosaques, est grièvement blessée, etc. Rentrée dans sa patrie, elle se résout à ne plus jamais quitter l'habit d'homme et à servir comme

<sup>8</sup> Je remercie Piotr Daszkiewicz de m'avoir traduit le passage de la biographie de Żurawski que je paraphrase ici et d'avoir retrouvé la source de l'allégation d'Odyniec (qui suit).

<sup>9</sup> « Mickiewicz & Domejko (d'après J. Tretiak) », *Bulletin polonais littéraire, scientifique et artistique*, n°220, 15 novembre 1906, p. 300.

soldat. En 1814, elle repart au combat avec les bataillons du maréchal Ney et assiste à Waterloo. On l'aura compris, cette Lituanienne-là apparaît comme une sorte de prototype caricatural de l'amazone héroïque. Elle avait d'ailleurs été précédée d'une autre héroïne, Nidia, protégée du prince Eugène, « *jeune Lithuanienne que son enthousiasme pour les Français avait élevée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait donné au prince Eugène un avis très important sur la marche de Platow, qui avait valu à cette Jeanne d'Arc modeste la reconnaissance du chef et l'admiration des soldats* », que décrit précédemment la même Ida saint-Elme dans ses *Mémoires d'une contemporaine* (tome 4, Paris, Ladvocat, 1827).

L'Histoire fournit donc la matière à la *fabula*, qui, à son tour, fournit des *exempla* à l'histoire à venir. Dans *L'Arbre de Cracovie*, François Rosset souligne cette intrication entre histoire nationale et légende avec, précisément, l'exemple d'Émilie Plater. Rosset prend l'exemple d'un des avatars fictionnels de la jeune comtesse, l'Aldona du drame *Kosciuszko ou la Pologne en 1794* (1868) de Jean Santiago Mégrez de Belligny. Mais son argumentation pourrait s'appliquer à toutes les autres Aldona que nous rencontrons entre 1833 et 1870 en France. Comme le constate avec beaucoup de perspicacité François Rosset,

*Exhaussée par les discours ressortissant à l'hagiographie, l'héroïne prête son identité historique à toutes ces figures proménées par les imaginations et les textes, dans un constant va-et-vient, du champ de la mythologie à celui de la réalité. Une fois morte et célébrée, Émilie Plater ne diffère plus de Lodoïska ni d'Aldona, sinon qu'elle apporte à ces dernières, purs produits de l'imagination des hommes, une caution dans la réalité, une manière de vraisemblance ; mais de ses sœurs fictives, elle obtient comme en retour, par un effet d'attraction et par la puissance de l'analogie, l'accès au domaine du légendaire, du mythique, du poétique et l'assurance de durer tant que s'enchaîneront les discours qui font de ce domaine toute la fragile réalité<sup>10</sup>.*

Ces sœurs fictives influent elles aussi sur la façon dont sont considérées, rétrospectivement, les autres femmes bien réelles ayant joué un rôle dans l'insurrection. C'est ainsi que M. A. Jullien de Paris, dans son discours prononcé lors de la création de la Société Lithuanienne et des Terres Russiennes, rend un hommage appuyé aux femmes de Wilna<sup>11</sup>, à la princesse Gabrielle Ogińska, née Plater, « *première à susciter et à soutenir l'insurrection lithuanienne* », mais aussi à Mme Bernard Potocka, Mademoiselle Proszynska, et Mademoiselle Constance Raszanowicz, « *Lithuanienne, compagne d'armes et de dangers d'Émilie Plater, [qui] a contribué à défendre la Lithuanie contre l'invasion russe* ». Notons d'ailleurs que Constance Raszanowicz a droit elle aussi aux honneurs de quelques fictions, en pâle réplique d'Émilie Plater.

<sup>10</sup> François Rosset, *L'Arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française*, Paris, Imago, 1996, p. 162-164.

<sup>11</sup> *Les Polonais, les Lithuaniens et les Russiens célébrant en France les premiers anniversaires de leur révolution nationale du 29 novembre 1830 et du 25 mars 1831*, Paris, Hector Bossange & Cie, 1832, p. 62.



Ce modèle mythographique cristallisé en la comtesse Plater (alors qu'elle était encore vivante, comme le souligne Bogdan Zakrzewski<sup>12</sup>), véritable phénomène de mode en France dans la décennie 1830-1840, ressurgit comme type héroïque trente ans plus tard, sans variantes réelles. C'est que le roman populaire français avait bien saisi le potentiel romanesque de ces Amazones et multiplia les épigones de la célèbre héroïne. Parmi elles, Anna Ostronowska (Le Breton de La Haize), Pruzinska (Hyacinthe Corne), Marpha (A. de Lamothe), que Thadéa, sa sœur, taquine en la qualifiant de soldat, et en ajoutant « *je ne serais pas étonnée de te voir quelque jour déguisée en lancier polonais* ». « *Qui sait* », répond Marpha, « *en 1830 la comtesse Émilie Plater commandait bien un escadron de Polonaises [...]*<sup>13</sup> » Significativement, la réitération du contexte insurrectionnel suscite de nouvelles héroïnes désignées en référence à la vierge lituanienne de 1831. Ainsi, le *Monde illustré* du 21 mars 1863 s'enthousiasme pour « la nouvelle mademoiselle de Plater », Mademoiselle de Poustowojtoï (*sic* pour Anna Pustowójtówna). *Les Verges*, nouvelle du journaliste, publiciste et littérateur Joseph Vilbort publiée dans le recueil *Les Héroïnes, nouvelles polonaises* (Paris, Hachette, 1864), présente aussi une jeune héroïne sacrifiant comme Émilie son amour à sa patrie. Otylia ordonne à son fiancé de rejoindre les armées lituanienne et lettonne luttant contre les Russes : « *Tant que les Russes fouleront le sol lithuanien ou polonais, les droits de l'épouse ne viendront qu'après ceux de la patrie*<sup>14</sup>. » Otylia est arrêtée, enfermée à la prison de Vilna. Après avoir été battue de verges et laissée pour morte, elle est envoyée en Sibérie... Otylia est bien une petite sœur d'Émilie Plater...

Il faut bien laisser là à leur triste destin les avatars d'Emilia Plater, tels qu'ils réapparurent chaque fois que l'oppression russe suscitait de nouvelles tentatives de rébellion. Un dernier exemple pourtant. La figure mythique de l'héroïne devait ressurgir lors de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie et l'Union soviétique après l'Allemagne, avec la même référence à son origine lituanienne. L'étude *La Jeanne d'Arc de Pologne – Émilie Plater* que Marcel Bouteron avait consacrée en 1937 dans *La Pologne romantique* à la « jeune châtelaine lituanienne du nom d'Émilie Plater » avait d'ailleurs en quelque sorte préparé le terrain. On peut lire ainsi, dans l'article « La Pologne héroïque » du *Petit Parisien* du 26 septembre 1939 : « *C'était une Lituanienne comme le maréchal Piłsudski et le poète Mickiewicz, qui professa au Collège de France, aux côtés de Michelet. [...] Cette aristocrate se prit de passion pour la paysanne de Domremy et jura de délivrer sa patrie des Russes, comme la Lorraine l'avait fait des Anglais.* »

Entre Mickiewicz et Piłsudski, l'Amazone avait désormais droit d'accès au panthéon des grands... hommes.

<sup>12</sup> « La presse européenne relata la destinée de l'héroïne polonaise encore de son vivant. L'année de sa mort /1831/, un opuscule anonyme parut à Bordeaux sous le titre *Histoire d'Émilie Plater, héroïne de la Pologne.* », B. Zakrzewski, « Émilie Plater, ou le mythe romantique du héros européen », dans *Pologne. L'insurrection de 1830-1831 : sa réception en Europe*, D. Beauvois (dir.), Université de Lille III, 1982, p. 217.

<sup>13</sup> A. de Lamothe, *Les Faucheurs de la Mort* [1868], cité dans la 31<sup>e</sup> édition, Paris, Ch. Blériot, 1878, t. 1, p. 48.

<sup>14</sup> Joseph Vilbort, *Les Héroïnes. Nouvelles polonaises*, Paris, Hachette, 1864, p. 198.